



JEAN-MARIE BLAS
DE ROBLÈS
*La Montagne
de minuit*

Z

« Blas de Roblès excelle, chemin faisant, dans ses impressions de voyage, vivantes, colorées et terribles, sur le Tibet opprimé. (...) Rien n'est unilatéral dans ce roman délicat comme un effeuillement, grâce à sa composition tressée à plusieurs voix. » David Fontaine, *Le Canard enchaîné*

« Un roman qui nous vaut de magnifiques paysages et une évocation toute en finesse de la complexité tibétaine. » *Livres Hebdo*

« Une élégance et une sorte d'évidence émouvante qui parle au cœur autant qu'à la raison. » Benjamin Fau, *Le Monde*

« Le véritable guide de cette histoire est la plume de Blas de Roblès, extrêmement précise et évocatrice. L'auteur laisse le temps au lecteur de le suivre et de regarder les paysages. » Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro Littéraire*

28 mai 2010

La tentation du Tibet



Prix Médicis pour *Là où les tigres sont chez eux* (Zulma, 2008), **Jean-Marie Blas de Roblès** s'imposait avec un ample texte. Il s'était affirmé, des années auparavant, par d'excellents récits. Ce goût de

la forme brève se retrouve avec *La montagne de minuit*, court roman proche du conte philosophique et de l'apologue où l'ironie se révèle un merveilleux ressort. Non pas l'ironie voltairienne mais plutôt celle – merveilleuse, justement – dont les premiers romantiques allemands avaient le secret et nommaient phantasie.

Bastien, gardien d'un collège de Jésuites lyonnais, vit seul et reclus tout à sa lubie du Tibet et du lamaïsme. Il se lie contre toute attente à Rose, jeune mère du petit Paul. Bientôt tous trois s'embarquent pour réaliser un



PHILIPPE MATSAS/OPRALE

vieux rêve : le voyage au Tibet. Ce qui nous vaut de magnifiques paysages et une évocation toute en finesse de la complexité tibétaine. Une menace se précise, toutefois, et rend le voyage étrange, voire angoissant. Laissons à Jean-Marie Blas de Roblès le soin de faire découvrir comment Himmler et le nazisme peuvent pointer du museau dans le paradis des chromos et du mysticisme planant d'universelle bienveillance. On y reconnaîtra l'érudition subtile de l'écrivain et son art de basculer imperceptiblement de la réalité à la fiction.

Là où se trouve le cadavre, dit l'Évangile, là se trouvent aussi les vautours. Ceux qui tourmentent autour de *La montagne de minuit* sont particulièrement spectraux.

J.-M. M.

Jean-Marie Blas
de Roblès

**La montagne
de minuit**

ZULMA

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-84304-520-2

SORTIE : 19 AOÛT

Un Tibet de fantasmes

Un vieil homme solitaire et mystérieux, un écrivain, une historienne. A partir de ces trois personnages, Jean-Marie Blas de Roblès propose une belle réflexion sur le statut de la fiction

Il y a de cela deux petites rentrées littéraires, le précédent ouvrage de Jean-Marie Blas de Roblès, *Là où les tigres sont chez eux*, avait entraîné public et critique dans un tourbillon d'érudition joyeuse et épique, récoltant au passage un prix Médicis mérité. Roman-somme, fleuve et encyclopédique, il débordait tant de gai savoir que d'élan vital et de plaisirs littéraires. Au premier abord, *La Montagne de minuit* fait jouer les contrastes en avançant la carte de la sobriété et du dépouillement, là où son précédent préférait foisonnement et démesure. La magie qui s'opère n'est pourtant pas moins forte ou impérieuse.

La Montagne de minuit
de Jean-Marie Blas de Roblès

Zulma, 160 p., 16,50 €.

Plus qu'à la lecture d'un roman, c'est au spectacle de la fabrique d'un récit que Blas de Roblès nous convie. Deux voix s'entrecroisent : celle d'un écrivain, Paul, qui cherche à recréer un épisode de la vie de sa mère, à partir des souvenirs de l'enfant qu'il était alors, et celle de la mère, Rose. Historienne de profession, celle-ci commente, au fil de sa lecture, les chapitres que lui présente son fils, apportant remarques, corrections, révélations et interrogations.

Au centre de tout cela, la figure de Bastien Lhermine, vieil homme un peu mystérieux, gardien de lycée à la retraite, mais aussi érudit, expert en langues orientales, passionné de lamaïsme et pratiquant la méditation et le tai-chi. Rose, après s'être liée d'amitié avec cet étrange mais attachant voisin, décide de lui offrir le voyage à Lhassa dont il a rêvé toute sa vie. Au Tibet, où il est victime d'un accident cérébral dont il mourra peu après, Bastien confie à Rose le secret qui gouvernait son existence : durant la seconde guerre mondiale, il aurait fait partie des « Brigades tibétaines », une division SS fascinée par l'ésotérisme et les sagesses asiatiques. Lorsque, des années plus tard, Rose entreprend des recherches, elle découvre pourtant que ces Brigades n'ont jamais existé. Il s'agit



Jean-Marie Blas de Roblès. PATRICE NORMAND/OPALE

en fait d'un mythe véhiculé par une littérature visant à réhabiliter certains aspects du nazisme et relayée par des auteurs aussi prompts à l'affabulation que peu soucieux d'exactitude historique. L'aveu de Bastien n'était pas la révélation d'une vérité, mais une inven-

Extrait

« Construire un mandala de sable était un acte d'une tout autre portée. La moindre erreur de trait ou de couleur pouvait avoir des conséquences dramatiques en termes de karma. Bastien (...) y travaillait de plus en plus lentement, mu par une sorte d'appré-

hension où se mêlaient l'impatience du point final et la crainte du désespoir qui s'ensuivrait. Les sables utilisés provenaient tous de ses promenades dans la ville ; l'ocre rouge avait été ramassé sur la place Belle-cour, le jaune et le blanc au hasard des chantiers de construction, le bleu au fond d'un aquarium jeté aux encombrants. »

tion, un mensonge destiné à faciliter le travail de deuil de Rose, à « l'aider à trouver le sommeil ».

Entamée comme une évocation intime et émouvante, conclue comme une réflexion aux résonances profondes sur les pouvoirs et les dangers de la fiction, du mythe et

« La Montagne de minuit », p. 18 et 19

des contes, *La Montagne de minuit* captive par son récit maîtrisé jusque dans ses moindres détails. Ce qui pourrait apparaître comme cliché ou déjà-lu y sonne étonnamment juste, tout didactisme en est exclu et la complexité de la polyphonie qu'il met en œuvre ne nuit en rien à son charme.

Renvoyé, à travers les destins des personnages comme à travers l'évocation de la grande Histoire, de mensonges en omissions et en petits arrangements avec la réalité, le lecteur se retrouve aux prises avec le statut même de la fiction : cet espace fuyant et obscur nous trompe autant qu'il nous soulage. « Depuis que les hommes ne croient plus en Dieu, remarque l'un des héros en citant Chesterton, ce n'est pas qu'ils ne croient plus en rien, c'est qu'ils sont prêts à croire en tout... » C'est à l'écrivain, comme à l'historien, de « s'efforcer d'inventer la vérité », une vérité mise à mal à tout propos et pour servir des desseins plus ou moins obscurs et légitimes.

La peinture faite, en toile de fond, d'un Tibet sous domination chinoise, déchiré entre les traces d'une sagesse ancienne et ce qu'impose l'armée d'occupation, ne laisse guère de doute : le « mythe » se résume parfois au mensonge, à l'oblitération de la vérité. Mais quand il prend la forme de contes ou de légendes, il peut aussi devenir un irremplaçable pansement de l'âme, qui aide tout simplement à vivre.

L'une des grandes forces de *La Montagne de minuit* est de poser plus de questions qu'elle n'offre de réponses – car la plupart d'entre elles, préparées et prémâchées par la pensée d'autrui, seraient trop aisées, tranquilles et forcément trompeuses. Avec une élégance et une sorte d'évidence émouvante qui parle au cœur autant qu'à la raison, elle se révèle un formidable appel aux pouvoirs de la connaissance face aux dangers de l'obscurantisme. En peu de pages, Blas de Roblès parvient à ouvrir tellement de portes dans l'esprit de son lecteur que son roman, s'échappant de son cadre et de ses circonstances, se fait merveilleuse matière à réflexion et à apprentissage. ■

Benjamin Fau

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Mercredi 18 août 2010

Les démons de midi

La montagne de minuit

de Jean-Marie Blas
de Roblès
(Zulma)

ECRIT d'une plume alerte, ondoyante et enchanteuse dans les descriptions, ce bref roman de Jean-Marie Blas de Roblès, qui commence comme une comptine par une ballade d'enfance, se conclut de manière inattendue par un vibrant plaidoyer sur la responsabilité cruciale de la littérature face à l'histoire. Pour l'auteur, la littérature a le devoir de contribuer à démêler le vrai du faux, de lutter par un usage raisonné de la fiction contre le pullulement trouble des théories conspirationnistes et des mythologies occultes.

Dans un collège jésuite de Lyon, en 1986, le vieux gardien septuagénaire, Bastien Lhermine dit « Belette », se fait mettre à la retraite d'office par le nouveau Père nommé proviseur. Or Bastien vit en ascète bouddhiste de rite tibétain, s'exerce à l'enchaînement tai-chi dit « La grue blanche déploie ses ailes » et compose un grand mandala (fresque géométrique circulaire à valeur mé-

ditative) de sables de couleur. Il intrigue sa voisine Rose. Pour le remerciement d'avoir dissipé les terreurs de son jeune fils Paul, celui-ci, sur un coup de tête, l'embarque pour un grand voyage au Tibet, afin qu'il réalise son rêve à lui : un pèlerinage à Lhassa. C'est alors que le roman décolle véritablement, déployant ses longues ailes fines de « grue blanche » pour un voyage au bout de la vie, puis au-delà de la mort et au bout du récit. Au gré des vérités successives qui voilent le secret redoutable du héros lié à son passé pendant la Seconde Guerre mondiale...

Blas de Roblès excelle, chemin faisant, dans ses impressions de voyage, vivantes, colorées et terribles, sur le Tibet opprimé. « Sous la paupière de bois sombre des galeries, [elle et lui] sont la pupille d'un œil mi-clos sur la dilatation du ciel. » Rien n'est unilatéral dans ce roman délicat comme un effeuillage, grâce à sa composition tressée à plusieurs voix. Car, très vite, le fil du roman à la troisième personne, dont l'auteur est en fait Paul devenu adulte, est interrompu par sa première lectrice, sa « vieille » mère Rose ! Laquelle, dans des

chapitres dialogués, entreprend de corriger à la première personne les vérités biaisées du récit écrit par son fils.

Dès lors, le roman boîte comiquement, claudique entre narration impersonnelle et dialogue mère-fils, jusqu'à se perdre dans l'écheveau des versions successives du secret du vieux héros, qui apparaît pour mieux disparaître... « Bastien relâchait son mandala, le rendait grain à grain au sablier du monde. » Paul adulte pousse l'enquête jusqu'à retrouver le troisième compagnon de voyage de Bastien et Rose, Tom, qui a vieilli : « Il hait la vieillesse et ce qu'elle met d'exil sur nos visages suppliciés. » Jusqu'à ce dossier ultime de documents commentés par la mère, et livré comme à titre posthume, en guise d'épilogue démystificateur...

« Sur le Causse, au loin, la nuit semblait se retirer vers d'autres éternités » : heureusement, avant ce dossier final, le roman, au style précisément ciselé, s'est déjà terminé sur une aube exaltante.

David Fontaine

● 168 p., 16,50 €. En librairie le 18 août.

jeudi 2 septembre 2010

Le bienveillant

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS Un voyage au Tibet.

MOHAMMED AÏSSAOUI

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS nous avait laissé la tête dans les étoiles avec *Là où les tigres sont chez eux*, un roman polyphonique de près de 800 pages composé d'une forêt d'histoires et de personnages. On l'attendait avec impatience. Peu de pages (168), peu de personnages (trois, puis un quatrème vers la fin), mais quel livre ! Bastien Lhermine est le vieux gardien d'un collège-lycée de jésuites à Lyon. Il vit seul, précaire, avec sa passion pour le Tibet. Des rumeurs courent sur lui, si bien qu'aucune femme ne laisse son enfant l'approcher. Sauf une : Rose Sévère, qui n'hésite pas à lui confier son fils, Paul. On ne sait pour quoi cette jeune mère de famille va offrir à Bastien le cadeau de ses rêves : un voyage à Lhassa. Commence alors une fascinante exploration de l'âme



Jean-Marie
Blas de Roblès.
P. MATSAS/OPALE

humaine dans un décor où le merveilleux côtoie le dénuement. Il y a beaucoup de secrets et de questions autour du nazisme, de mensonges bienveillants et de vérités à dimension véritable. On dira seulement que, parfois, il est courageux de mentir. Et que le passé douteux n'abdique jamais.

Par un jeu subtil d'une narration à trois niveaux (un narrateur omniscient ; Paul, qui longtemps après la mort de Bastien écrit l'histoire ; et les interventions de sa mère, qui souhaite apporter des « retouches » au texte), l'écrivain convoque la littérature : « *C'est à elle d'inventer la réalité* », nous dit-il.

Le véritable guide de cette histoire est la plume de Blas de Roblès, extrêmement précise et évocatrice. L'auteur laisse le temps au lecteur de le suivre et de regarder les paysages. On peut lire un récit où il est question d'inhumanité et dire que c'est sublime. ■

LA MONTAGNE DE MINUIT

De Jean-Marie
Blas de Roblès,
Zulima,
168 p., 16,50 €.



Jeudi 16 décembre 2010

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Bastien au Tibet

La Montagne de minuit, par Jean-Marie Blas de Roblès, Zulma, 170 p., 16,50 euros.



C'est le paradoxe de l'idéal bouddhiste, qui repose sur l'extinction du désir : plus on la recherche, plus on en est loin. Mieux vaut donc y aller à petits pas, comme le vieux gardien de collège mis en scène par Jean-Marie Blas de Roblès. Un drôle de type. Le seul pays d'Asie où il a mis les pieds, c'est le Musée Guimet. Mais il sait lire le sanskrit, explique à un gamin ce qu'est le mandala de Kalachakra, et professe humblement des leçons de sagesse comme : « *Entre deux extrêmes, il existe toujours une troisième voie.* » Ou encore : « *Il m'a fallu toute une vie pour comprendre que le centre d'un labyrinthe avait moins de valeur que nos errements pour y parvenir.* »

Il y avait de quoi craindre, devant le portrait de ce brave Bastien Lhermine en bienveillant concierge sentencieux, un remake vaguement orientalisant de « l'Élégance du hérisson ». C'est compter sans le charme troublant de ce bref roman où, deux ans après les 750 pages de « *Là où les tigres sont chez eux* », le prix Médicis 2008 montre que la longueur ne fait rien à l'affaire. Car on ne devient pas expert en lamaïsme sans raison, et tandis qu'il embarque avec sa voisine pour Lhassa, le personnage devient plus opaque. Là-bas les attendent des « *yacks chevelus* », des moines en habit rouge, « *quelques zazous chinois, casquette de travers, dont l'habit indigo détonne avec le reste* », et le drapeau de la République populaire de Chine défendu par des cohortes de soldats. Blas de Roblès, lui, jongle finement avec les clichés popularisés par Hergé, et remonte le temps jusqu'à l'histoire des « *Brigades tibétaines de la SS* » en s'interrogeant sur la connexion entre nazisme et Tibet, qui offre « *rien moins qu'un million cinq cent mille réponses* » sur Google. Son petit roman en trompe-l'œil est un labyrinthe baroque qui exhibe les pouvoirs de la fiction ; on s'y perd avec plaisir.

GRÉGOIRE LEMÉNAGER

Samedi 28 août 2010

Littérature. **Décryptage**

Pour âmes **désorientées**

On a coutume de dire que l'Orient fascine toujours pour ses mystères. En cette rentrée littéraire, il fascine pour sa simplicité. Deux écrivains ont choisi d'écrire une sorte de tai-chi littéraire : leur écriture épurée s'appuie sur la violence et l'arrogance du monde pour s'élever. Dans leur éloge de l'ombre des âmes, ils peignent des estampes de personnages dont la convalescence est plus importante que la guérison ou que leur propre mort.

Jean-Marie Blas de Roblès, après le monumental *Là où les tigres sont chez eux* (Prix Médicis 2008), nous offre un roman sobre, dense et

limpide : *la Montagne de minuit*. Un vieux gardien de lycée, Bastien, contraint à une vie marginale à cause des engagements condamnables de sa famille pendant la Deuxième Guerre mondiale, est brutalement licencié. Chassé. Le taoïsme lui permet d'accepter son sort avec un détachement qui le rend invulnérable. Une voisine, une enseignante un peu perdue, est convaincue que Bastien l'aidera à mieux comprendre sa propre histoire familiale, marquée elle aussi par des blessures si profondes qu'elles défigurent les générations suivantes. Elle lui offrira un voyage au Tibet ; il lui proposera un mensonge pour l'aider à survivre. Mais le secret comme artifice romanesque n'intéresse pas Roblès : ce que cherche l'écrivain, c'est regarder comment l'esquive peut devenir l'esquisse d'une vie. En variant les points de vue sur cet homme si intensément discret, il évite que son récit ne tourne à l'hagiographie. Les faiblesses sont l'auréole des saints laïcs.

■ **Olivier Maison**

La Montagne de minuit, de Jean-Marie Blas de Roblès, Zulma, 168 p., 16,50 €.



Jean-Marie Blas de Roblès.

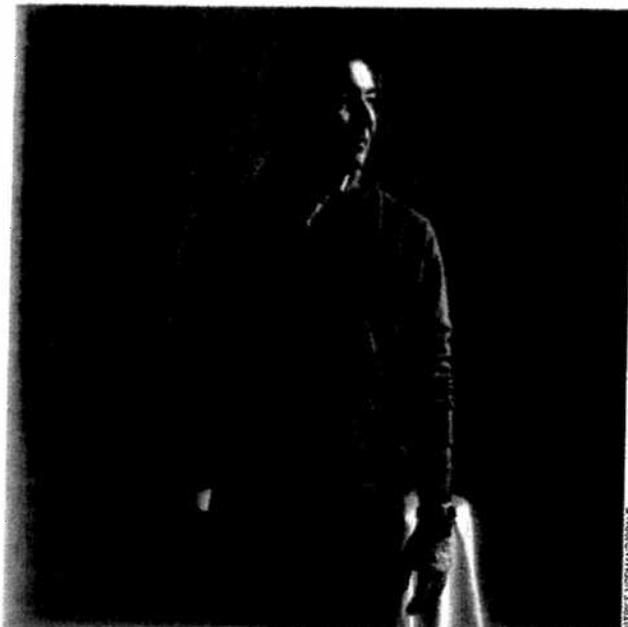
Des loups aux lamas

La Montagne de minuit, Jean-Marie Blas de Roblès, éd. Zulma, 168 p., 16,50 €.

Par Vincent Landel

Après le monumental *Là où les tigres sont chez eux*, prix Médicis, goethéenne fresque d'un Brésil en transe qui avait dominé d'une tête la saison 2008, Jean-Marie Blas de Roblès augmente d'une nouvelle heure son bréviaire des utopies, des illusions, des supercheries et des mystifications assassines. Inventaire de nos débâcles spirituelles, ses *Tigres* se lisaient comme le cercueil des idolâtries, où, comme dans *Aguirre*, retentissait, superbe, la colère de Dieu, de concert avec « l'imbécillité meurtrière ». On pourrait croire hors champ le présent chapitre des « Brigades tibétaines » censées avoir été fomentées par la *Waffen SS* en 1945. Or cette *Montagne de minuit* lui donne chair à travers un « jeune vieux monsieur » solitaire, Bastien Lhermine, gardien d'un collège jésuite, dont les yeux « rayonnent de souffrance vicarie » et qui cache un lourd passé. Ce passionné de lamaïsme s'est jadis laissé enrôler par son frère chez les nazis, à seule fin, pour lui, d'acquérir la sagesse tibétaine, dont il était féru, au sein d'une expédition patronnée par un Himmler en quête de sources aryennes. La Libération l'a dégradé, sans qu'il ait réalisé son rêve : gravir la montagne du Potala, la *Montagne de minuit*. Voici qu'une voisine esseulée lui offre l'occasion d'exaucer son vœu. Ensemble, ils partent pour le Tibet.

▽ Jean-Marie Blas de Roblès : réminiscences du nazisme durant un pèlerinage contemporain au Tibet.



La voie de l'éveil sur fond d'horreurs : c'est l'orbe où gravite l'auteur de *La Mémoire de riz*. Jean-Marie Blas de Roblès démystifie la « vaste embrouille des cerveaux où se nourrit le plus lointain minuit des hommes ». Il n'aime rien tant qu'explorer les truaneries, hermétismes, alchimies, paranormalités, vaudous, sectes – des templiers à la Société Thulé, du Reich aux ovnis et aux fadaises de Dan Brown, des

chevaliers Teutoniques aux soleils noirs et aux rayons verts. Ici, Hörbiger, l'auteur de la théorie de la glace éternelle. Glaçante par son lien fumeux entre nazisme et ésotérisme. Peut-être faut-il, suggère l'auteur, s'effarer de nos crédulités, et cesser de moutonner? Exigeante est la recherche du « Juste Milieu » par le héros, passionné de lamaïsme, de mandalas, ces géométries sibyllines tracées dans le

sable, et qui rêve d'accéder au Potala. Voir Lhassa et mourir. Ce qui adviendra à bord d'un avion planant au-dessus de... Berlin.

Entre les *Upanishad* et le *Siddhartha* de Hermann Hesse, dont ce beau roman épouse la trace, Blas de Roblès se fonde, sans trop appuyer, sur la sagesse bouddhique. Mais quelle chance, en ces siècles, pour l'éveil? Tous cherchent la lumière et trouvent l'aveuglement, entre de grises têtes de moines et des funérailles célestes à base de gueuletons de vautours fauves. Au loin, un cheval crève, sous le regard de Bouddha en creux, pris d'une « overdose de lucidité », face à une Chine qui a asphyxié le Tibet. « Il y a certains états d'évidence dont on ne se remet pas. »

Sans en avoir la puissance proprement magique de ses *Tigres*, l'écrivain endosse l'habit de Diogène. Cette *Montagne de minuit* est un nouveau coup porté aux illuminés, comme Pauwels et son inepte *Matin des magiciens*. « Les gens préfèrent les vérités qui les arrangent, voyez-vous. Un enfant attend tout d'un conte, sauf la réalité. Des histoires d'ogres, de sorcières, de petites filles dévorées par les loups, peu importe pourvu qu'on le détourne de ses propres angoisses. » Chesterton : « Depuis que les hommes ne croient plus en Dieu, ce n'est pas qu'ils ne croient plus en rien, c'est qu'ils sont prêts à croire en tout. » À quoi le narrateur ajoute qu'il faut « répondre à un secret par un autre secret ». Contre les sornettes ravageuses de la crypto-histoire, la solution serait-elle dans le silence? Pas exactement. « S'il y a quelque chose de pire que la religion, c'est le mythe; la littérature est incapable de changer le monde, mais dis-toi qu'elle a encore les moyens d'entretenir ce qui la désagrège. » Simon Leys est là, cité, frère d'interrogation, de style et de malaise. L'historien, le romancier? « À condition qu'ils sefforcent l'un et l'autre d'inventer la vérité. » Superbe est celle-là. □

Extrait

« C'est plutôt déroulant de découvrir un mythe dont on ne savait rien, et d'apprendre en même temps qu'il ne repose que sur du vide. »

La Montagne de minuit,
Jean-Marie Blas de Roblès

L'histoire de Rose et Bastien, et l'Histoire



roman
La montagne de minuit ***
 JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS
 Zulma
 168 p., 16,50 euros

Aussi court (168 p.) que n'était long le roman qui a vu Jean-Marie Blas de Roblès reprendre le chemin des librairies (l'excellent *Là où les tigres sont chez eux*, prix Médicis 2008, 784 p.), *La montagne de minuit* est un livre qui intrigue, séduit et enchante. On y retrouve le meilleur de l'auteur : son immense culture, distillée à toutes petites doses, son intérêt pour l'Histoire, passée ici au crible de la vérité, son goût pour le romanesque pur (au Tibet, les coïncidences n'existent pas, il n'y a que des rencontres nécessaires) et ses trouvailles d'écriture.

On résumerait à tort *La montagne de minuit* au voyage au Tibet qu'ont effectué en 1986 Bastien Lhermine, un homme âgé, gar-

dien d'un collège jésuite lyonnais, expert en sanskrit, en tibétain et en lamaisme, et Rose Sévère, sa jeune voisine nouvellement installée dans l'immeuble, historienne de profession et mère d'un jeune Paul. Le roman est d'une subtilité folle et multiplie les plans de façon quasi invisible.

Un roman et ses commentaires

Y alternent deux types de chapitres : d'une part, un roman que Paul, devenu adulte, est en train d'écrire sur le fameux voyage à Lhasa, ce qui l'a précédé et l'a suivi, sur base des souvenirs de sa mère ; d'autre part, les commentaires que Rose adresse à son fils au fur et à mesure de sa lecture. « *Cette histoire, c'est la mienne* », note-t-elle. Mais nous ne saurons pas quel usage il en sera fait.

En chemin, on apprend très vite que Bastien, Belette pour ses élèves, détient un secret ancien. Des rumeurs mauvaises courent à son sujet dans le voisinage. Rose, récemment arrivée, en sera informée mais passera outre, tant cette rencontre bouleverse sa vie. Elle se sent totalement en confiance avec ce sage qui réalise un mandala de sable chez lui, qui dé-

stresse son fils aussi. Un saint à ses yeux. Pas toutefois au point de ne pas lui mentir sur une question qui la touche de près, la mort de sa mère, ancienne résistante.

Sans se connaître, mais sachant chacun que l'autre détient un secret, le vieil homme et la jeune femme partent au Tibet. Un voyage formidablement raconté, durant lequel ils rencontrent Tom qui lui aussi souhaite accéder à la « chambre magique » du Potala à Lhasa. Un voyage au cours duquel chacun révélera à l'autre son secret. Sauf que celui de Bastien en cache un autre, en rapport avec la Seconde guerre mondiale et les Brigades tibétaines, que Rose finira par percer.

Rencontres, paysages, événements, traditions religieuses, occupation chinoise, Blas de Roblès raconte tout cela avec subtilité tout en faisant réfléchir sur le vrai et le faux. Ses superbes vingt chapitres se complètent d'un épilogue actuel et d'un « Désaveu » où Rose ajoute d'autres pièces au dossier des Brigades, éléments dûment commentés par Paul qui aura le mot de la fin : « *J'entends bien, mais je fais quoi, moi, avec tout ça ?* »

LUCIE CAUWE



Juillet-Août 2011

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Apprendre à lire sur le dos des oies sauvages

À Sidi Bel-Abbès, l'institutrice de mon école maternelle, au Faubourg-Thiers, avait eu l'idée de construire dans sa classe la chaumière de Nils Holgersson telle qu'elle était décrite dans le roman de Selma Lagerlöf. Elle ouvrait le toit avant de commencer sa lecture, et tout y était, les animaux de la ferme, les meubles, le coffre de la mère rempli de robes en drap rouge, jusqu'au lutin avec sa monnaie d'or et sa cuillère d'argent. Lorsque nous en sommes arrivés, dans les extraits que cette sage femme nous racontait, au moment où Nils est lui-même transformé en Petit Poucet, je savais épeler mon nom. Deux pages plus tard, presque à la fin de l'année, quand le chat, gueule ouverte, a planté ses griffes dans ma poitrine, j'avais appris à lire. Lorsque les oies sauvages sont arrivées, je suis parti avec elles ; j'ai sauté sur le dos du jars, et je n'en suis jamais redescendu. Je ne crois pas que les deux embarquements qui ont suivi, l'un sur le *Nautilus*, l'autre à bord du *Bateau ivre*, puissent être considérés comme une façon de mettre pied à terre. □

À lire

▷ **Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède**, Selma Lagerlöf, texte intégral, traduit du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, éd. Actes Sud, 634 p., 41,60 €.

▷ **La Mémoire de riz**, Jean-Marie Blas de Roblès, éd. Zulma, 322 p., 18,80 €.

